



BACKSTORY

L'AMÉRIQUE VUE PAR SIMONE DE BEAUVOIR

L'Amérique comme champ de bataille

Battlefield America

BY SOPHIE JOUBERT

Née en 1908, la philosophe, romancière et essayiste a 39 ans quand elle arrive à New York. Elle n'a pas encore publié son célèbre ouvrage féministe, *Le Deuxième sexe* (1949), mais déjà trois romans, dont *L'Invitée*, et deux essais. Conviée par les services culturels français à donner une série de conférences dans les universités américaines, elle va passer quatre mois aux États-Unis, du 25 janvier au 20 mai 1947, et visiter de nombreuses villes : Las Vegas, Los Angeles, San Francisco, Santa Fe, Houston et surtout Chicago, où elle rencontre l'écrivain Nelson Algren, son grand amour. Paru en France en 1948, *L'Amérique au jour le jour* est à la fois carnet de voyage, journal intime et recueil de réflexions d'ordre sociologique et politique sur un pays contrasté qui ne cesse de la fasciner.

Born in 1908, the philosopher, novelist, and essayist was 39 when she arrived in New York. She had not yet published her renowned feminist work *The Second Sex* (1949), but had written three novels, including *She Came to Stay*, and two essays. Invited by the French cultural services to give a series of conferences at American universities, she spent four months in the United States from January 25 through May 20, 1947. She visited a number of cities, including Las Vegas, Los Angeles, San Francisco, Santa Fe, Houston, and of course Chicago, where she met the love of her life, Nelson Algren. Published in France in 1948, *America Day by Day* is a travel journal, a diary, and a collection of musings on the sociological and political orders of a wildly different country that constantly fascinated her.

Simone de Beauvoir chez elle à Paris en 1957. Simone de Beauvoir at her home in Paris in 1957. © Jack Nisberg/Roger-Viollet

« Tout m'émerveille, aussi bien les visions imprévues que celles que je prévoyais », écrit Simone de Beauvoir en arrivant à New York. Si son compagnon, le célèbre philosophe Jean-Paul Sartre, est déjà allé aux États-Unis, c'est la première fois qu'elle visite ce pays qu'elle ne connaît que par ses écrivains. Elle est d'ailleurs surprise de constater qu'Hemingway, Dos Passos et Steinbeck, admirés en France, sont méprisés chez eux. La France qu'elle vient de quitter est encore marquée par la Deuxième Guerre mondiale, l'Occupation et les rationnements alimentaires. D'abord déconcertée par les facilités qu'offre la société de consommation américaine, elle se laisse séduire par « le goût de l'Amérique », la richesse des drugstores, la profusion de nourriture et le whisky. Seule, elle marche des kilomètres dans Manhattan le long de l'Hudson River, s'assoit sur un banc pour regarder jouer les enfants, observe Brooklyn depuis l'East Side. Pour la première fois de sa vie, elle oublie Paris et fait réellement l'expérience de l'altérité : « Ce n'est pas seulement dans un pays étranger que j'ai atterri, mais dans un monde autre, un monde autonome, séparé. »

Une salle de billard à Chicago en 1948. Cette photo a été exposée à la galerie Sous Les Étoiles de New York en 2019 dans le cadre de l'exposition 1947, Simone de Beauvoir in America.

© Wayne Miller/Magnum Photos/ Stephen Daiter Gallery/ Sous Les Etoiles Gallery



A Chicago pool hall in 1948. This photograph was displayed at the Sous Les Etoiles Gallery in New York in 2019 as part of the exhibition 1947, Simone de Beauvoir in America.

© Wayne Miller/Magnum Photos/Stephen Daiter Gallery/Sous Les Etoiles Gallery

“Everything amazes me, both the unexpected sights and those I had planned,” wrote Simone de Beauvoir upon arriving in New York. While her partner, famed philosopher Jean-Paul Sartre, had already spent time in the United States, this was her first American experience. U.S. writers were the only insight she had into the country. She was actually surprised to realize that Hemingway, Dos Passos, and Steinbeck, popular figures in France, were looked down upon in their native land. Beauvoir left France as it struggled with the aftermath of World War II, the Occupation, and food rationing. Initially taken aback by the convenience and availability inherent to U.S. consumer society, she was eventually won over by the “taste of America,” the abundance of drugstores, the profusion of food, and whisky. She wandered alone for miles through Manhattan along the Hudson River, sat on benches to watch children playing, and stared at Brooklyn from the East Side. For the first time in her life, she forgot Paris and truly experienced a feeling of otherness. “I’ve landed not only in a foreign country but in another world,” she wrote. “An autonomous, separate world.” ●●●



Sortant des sentiers battus, elle fréquente les clubs de jazz, les ateliers d'artistes et préfère aller écouter des gospels à Harlem avec l'écrivain noir Richard Wright (l'auteur de *Native Son* et de *Black Boy*), à qui le livre est dédié, plutôt que fréquenter les soirées mondaines. Elle fraye avec les intellectuels progressistes, les étudiants, sympathise avec les chauffeurs de taxi et les cireurs de chaussures. C'est en philosophe existentialiste et femme de gauche, proche du Parti communiste, qu'elle observe la société américaine et ses inégalités, côtoie les ivrognes du Bowery pour mieux se fondre dans la ville. « Ce n'est pas avec des mots que je saisis New York.

She ventured off the beaten path, frequenting jazz clubs and artists' studios, and preferred listening to gospel choirs in Harlem with black writer Richard Wright (author of *Native Son* and *Black Boy*), to whom the book is dedicated, to attending high-society parties. She mixed with liberal intellectuals, students, cab drivers, and shoe shiners. Beauvoir was an existential philosopher and left-wing woman close to the Communist party. It was through this prism that she observed U.S. society and its inequalities, rubbing shoulders with drunks on the Bowery to better integrate into the city. "I couldn't describe New York with words," she said.

Le terminal de bus Greyhound à New York en 1947. Cette photo a été exposée à la galerie Sous Les Étoiles de New York en 2019 dans le cadre de l'exposition 1947, Simone de Beauvoir in America.

The Greyhound bus terminal in New York in 1947. This photograph was displayed at the Sous Les Étoiles Gallery in New York in 2019 as part of the exhibition 1947, Simone de Beauvoir in America. © Estate of Esther Buble/University of Louisville Photographic Archives/Howard Greenberg Gallery/Sous Les Étoiles Gallery

Je ne pense plus à la saisir : je m'y décompose. » Avec Wright, que les badauds fusillent du regard quand il vient la chercher à son hôtel, elle comprend les mécanismes de la ségrégation et de la discrimination. Citant l'économiste suédois Gunnar Myrdal, elle pointe le grand « dilemme américain » : des valeurs de dignité, de liberté et d'égalité, partagées par tous, qui « trouvent dans la situation faite au noir, le plus flagrant démenti ».

Alors qu'elle voyage en bus entre Jacksonville et Savannah, elle compare l'attitude du blanc américain à celle du colon français : « ils prétendent 'connaître' le noir exactement comme le colon français croit 'connaître' l'indigène, parce que leurs serveurs sont noirs. »

En quatre mois, elle visite une cinquantaine de villes, donnant des conférences dans les universités où elle constate le fossé qui sépare les étudiants riches des pauvres et déplore la passivité d'une jeunesse dépourvue de grands projets, à rebours du mythe de l'entrepreneur parti de rien. Surprise par les rêves conventionnels des *college girls* préoccupées par la chasse au mari, Beauvoir est déçue par la féminité agressive des femmes américaines qui semblent avoir baissé les armes sur le terrain de l'égalité. « Au lieu de dépasser les résultats acquis par leurs aînées », constate-t-elle, « les femmes n'essaient que d'en jouir statiquement, ce qui est une grave erreur puisqu'une fin n'est jamais valable qu'en tant que nouveau point de départ ».

Durant son séjour américain, Beauvoir tient à se déplacer comme les gens « normaux » en voiture, en bus Greyhound, en train, plus rarement en avion.

"I have stopped thinking about descriptions, I am melting into the city." Onlookers stared daggers at Wright when he came to meet her at her hotel, and through him she understood the mechanisms of segregation and discrimination. Quoting Swedish economist Gunnar Myrdal, she highlighted the American dilemma: values of dignity, freedom, and equality shared by all, which "are blatantly refuted in the condition of people of color."

While traveling by bus between Jacksonville and Savannah, she compared the attitudes of white Americans to those of French colonists. "They claim to 'know' people of color, as French colonists believe that they 'know' indigenous populations, just because their servants are black."

She visited some 50 cities over four months, giving conferences at universities where she observed inequalities between rich and poor students. She deplored the passiveness of young people who had no major projects, clashing with the myth of the self-made entrepreneur. Surprised by the conventional dreams of college girls who were more preoccupied with finding a husband, Beauvoir was also disappointed by the aggressive femininity of American women who seemed to have given up the fight for equality. "Instead of going even further than their elders, women content themselves with enjoying what they have already acquired. This is a grave mistake, as an end is only valid if it serves as a new starting point."

During her time in America, Beauvoir made a point of traveling like "normal" people, by car, Greyhound bus, train, and only rarely by plane. ●●●

Parmi les villes qu'elle visite, parfois au pas de course, l'une tient évidemment une place à part : Chicago, où elle fait la connaissance de l'écrivain Nelson Algren, qui devient son amant, même si elle ne dit rien de ses sentiments dans son journal. Leur rencontre a failli ne jamais avoir lieu puisque lorsqu'elle lui téléphone, son accent français est tellement fort qu'il la prend pour un vieux voisin polonais et raccroche.

Elle devra s'y reprendre à trois fois pour qu'il accepte enfin de lui parler et de la rejoindre. À sa demande, il lui fait découvrir les bas-fonds de Chicago, à pied et sous la neige, l'emmène dans un asile de nuit où la réceptionniste lettrée et droguée lui demande des nouvelles de Saint-Germain-des-Prés.

À la fin de son périple, avant de s'envoler pour Paris, elle reviendra passer quelques jours à Chicago, arpentant les trottoirs noircis, visitant les abattoirs, une prison où elle rencontre un prisonnier enfermé dans le couloir de la mort et un hôpital psychiatrique, s'enfonçant encore plus profondément dans la « noire poésie » d'une ville qui « sent l'homme comme aucune ville au monde ».

Comme en témoignent les lettres à Nelson Algren, publiées en France en 1997, Beauvoir entretiendra pendant près de vingt ans cet « amour transatlantique ». Mais en mai 1947, elle choisit de quitter les États-Unis qu'elle compare à un « champ de bataille » pour rentrer à Paris, « réapprendre la France » et « rentrer dans [s]a peau ». ■

L'Amérique au jour le jour de Simone de Beauvoir, Gallimard, 1997. 560 pages, 9,70 euros.

Lettres à Nelson Algren : Un amour transatlantique (1947-1964) de Simone de Beauvoir, Gallimard, 1999. 920 pages, 12,90 euros.

Among the cities she visited, sometimes just fleetingly, one naturally had a special place in her heart. In Chicago, she met writer Nelson Algren, who became her lover, although she never expressed her feelings in her journal. They almost never met, as her French accent was so strong when she called him that he thought she was an old Polish neighbor and hung up on her!

She had to try three times before he agreed to talk to her and meet. She asked him to show her Chicago's underbelly, and they walked through the snow, visiting an overnight shelter where the well-read but drug-addled receptionist asked her for news of Saint-Germain-des-Prés.

Before flying back to Paris at the end of her stay, she returned to Chicago for a few days. She walked the stained sidewalks, visited slaughterhouses, a psychiatric hospital, and a prison where she met a death-row inmate, and sank ever deeper into the "black poetry" of a city that "smelled of man like no other city on earth."

As shown in her letters to Nelson Algren, published in France in 1997, Beauvoir maintained this "transatlantic love affair" for almost 20 years. But in May 1947, she decided to leave the United States, a place she compared to a "battlefield," and returned to Paris, to "relearn France" and "get back into [her] skin." ■

America Day by Day by Simone de Beauvoir, translated by Carol Cosman, University of California Press, 1999. 408 pages, 31.95 dollars.

A Transatlantic Love Affair: Letters to Nelson Algren by Simone de Beauvoir, The New Press, 1999. 560 pages, 24.95 dollars.

Simone de Beauvoir et Nelson Algren en 1947 sur les bords du lac Michigan où Algren possédait une petite maison à côté de la ville de Gary, dans l'Indiana.
Simone de Beauvoir and Nelson Algren in 1947 on the shores of Lake Michigan, where Algren owned a cottage near the city of Gary, Indiana.
© Photo collection SLB/Diffusion Gallimard



FROM OUR ARCHIVES

Quand Simone de Beauvoir écrivait pour *France-Amérique*

When Simone de Beauvoir
Wrote for *France-Amérique*

BY SOPHIE JOUBERT

Entre le 23 février et le 29 juin 1947, Simone de Beauvoir a signé quatre articles inédits dans *France-Amérique*, rédigés pendant son premier séjour aux États-Unis. Elle y parle de la place de la littérature féminine en France, de la poésie du Far West et de l'existentialisme, qu'elle tente de présenter aux lecteurs américains.

Intitulés « Problèmes de la littérature féminine » et « Femmes de lettres », les deux premiers textes pointent la trop grande timidité des écrivaines françaises de sa génération, dont l'œuvre est encore, selon Beauvoir, trop centrée sur la recherche du bonheur et les sujets intimes. Saluant l'audace de l'écrivaine féministe Violette Leduc, qui tente dans *L'Asphyxie* de « délivrer une sensualité authentique », elle enjoint les femmes à s'aventurer

plus loin pour « exprimer des vérités universelles ».

Paru en deux temps, les 11 et 18 mai, « Poésie et vérité du Far West » est un reportage littéraire sur la Californie, « une terre de légende qui, comme toute terre de légende, appartient au passé de l'humanité toute entière et à ses rêves ». Aux studios hollywoodiens, qu'elle juge tristes et froids, elle préfère les grandes étendues du Far West, qu'elle confronte à la légende, à « l'image poétique qu'ont déposée en nous les films de cow-boys et les souvenirs de Buffalo Bill ». Visitant la Death Valley, où Erich von Stroheim a tourné son film *Greed*, elle est saisie par le poids de l'histoire dans ces paysages où se confondent passé et présent, où surgissent derrière les motels et les restaurants, les fantômes des pionniers de la ruée vers l'or.



Simone de Beauvoir au café Les Deux Magots à Saint-Germain-des-Prés, Paris, 1944.

Simone de Beauvoir at the Les Deux Magots café in Saint-Germain-des-Prés, Paris, 1944.
© Robert Doisneau/Gamma-Rapho

Between February 23 and June 29, 1947, Simone de Beauvoir wrote four original articles for *France-Amérique* during her first stay in the United States. She discussed the place of women's writing in France, poetry in the Far West, and existentialism, attempting to present the concept to American readers.

Entitled "Problems in Women's Writing" and "Women of Letters," the first two texts highlighted the excessive timidity of French female writers of her generation, whose work, according to Beauvoir, was too focused on the search for happiness and intimate subjects. Applauding the daring of feminist writer Violette Leduc, who tried to "deliver authentic sensuality" in her work *Asphyxia*, she insisted that women venture further to "express universal truths."

Published in two parts on May 11 and 18, "Poetry and Truth of the Far West" is a literary report on California, "a land of legend that, as any land of legend, belongs to the past of all humanity and to its dreams." She found the Hollywood studios to be sad and cold, preferring the vast open spaces of the Far West, which she compared to the legends and "the poetic image given to us by cowboy movies and memories of Buffalo Bill." While visiting Death Valley, where Erich von Stroheim filmed his movie *Greed*, she was struck by the weight of history in the landscapes where past and present combine, and where the ghosts of Gold Rush pioneers appeared from behind motels and restaurants. ●●●

« Il faudrait écrire tout un livre », résume Simone de Beauvoir, faute de pouvoir détailler tout ce qui l'a fascinée en Californie : la majesté des Rocheuses, les vieilles maisons espagnoles de Monterey sur la côte Pacifique, « les coquilles d'abalones qu'on vend pour cinq cents sur le port de San Francisco ».

Paru après son retour en France, « Qu'est-ce que l'existentialisme ? » répond aux nombreuses demandes d'interlocuteurs français et américains souhaitant comprendre « en deux mots », l'existentialisme. « Il postule la valeur de l'individu en tant que source et raison d'être de toutes significations et de toutes valeurs, mais il admet que l'individu n'a de réalité que par son engagement dans le monde », écrit-elle après avoir mis en garde ses lecteurs contre la vulgarisation des théories philosophiques et scientifiques. ■

« La poésie du Far West émane de ce sol aux couleurs violentes, aux distances immenses, aux contrastes surprenants », écrit Simone de Beauvoir dans *France-Amérique* le 18 mai 1947. « Le paysage étonne des yeux européens. » "The poetry of the Far West emanates from this soil with its glaring colors, vast distances, and surprising contrasts," wrote Simone de Beauvoir in *France-Amérique* on May 18, 1947. "The landscape amazes European eyes." © Sylvain Grandadam/Hoa-Qui



"It would be necessary to write an entire book," wrote Beauvoir, unable to describe everything that fascinated her in California, such as the majestic Rockies, the old Spanish houses in Monterey on the Pacific Coast, and the "abalone shells sold for five cents in the harbor of San Francisco."

Published after her return to France, "What is Existentialism?" answered numerous questions from French and American readers looking to understand existentialism "in brief." "It imagines the value of an individual as the source and reason for being of all meanings and values, but it admits that an individual's only reality is in their engagement with the world," she wrote, after warning her readers about the popularization of philosophical and scientific theories. ■

FRANCE-AMÉRIQUE

Poésie et vérité du Far West

(Suite de la page 1)

Broadway d'une faveur qu'ils ont rarement connu tandis que des kilomètres et des kilomètres de pellicule attendent dans les studios de Los Angeles le moment où ils pourront espérer un accueil favorable. Certes le cinéma américain est encore bien vivant; mais il s'interroge, il semble en désarroi; ce n'est pas l'heure des grandes entreprises. Le travail a plutôt pris la figure d'une routine. Et quand enfin la journée est achevée, les nuits d'Hollywood sont bien loin d'offrir la gaieté et la fièvre des nuits new-yorkaises. Boston qui est renommé pour sa sévérité puritaine m'a même paru moins austère. Peu de gens dans les night-clubs, les décors en sont froids, la musique ordinairement médiocre; à minuit tous ferment leurs portes. Dans cette ville qu'on imagine volontiers comme une ville de plaisir, il y a d'immenses régions où la vente de l'alcool est interdite. Une loi défend aux enfants de sortir après 9 heures du soir sans être accompagnés de leurs parents. Et au mois de mars, après minuit, l'ombre du "Black Dahlia" rôdait dans les rues désertes.

New-York, dit-on volontiers, n'est pas l'Amérique. Los Angeles n'est pas la Californie. Si l'on veut confronter la vérité et la légende, le visage nu du Far West et l'image poétique qu'ont déposée en nous les films de cow-boys et les souvenirs de Buffalo Bill, il faut partir sur les grandes routes lisses, sur les petites routes cabossées, le long de la mer, dans les collines plantées d'orangers, dans les montagnes neigeuses, à travers les déserts aux couleurs violentes. Outre la joie de contempler des

paysages d'une beauté saisissante et singulière, on trouvera d'autres intérêts encore dans un pareil voyage.

D'abord, il est un fait bien précieux pour le touriste: c'est qu'en Amérique, et notamment dans le Far West, le tourisme ne masque pas la vérité du pays parcouru. C'est au contraire une manière d'y accéder. Quand on voyage en Italie, en Afrique du Nord, en Grèce, en Espagne, on se trouve sans une vérité par sa condition de voyageur: les gens du pays ne voyagent pas, à l'exception de quelques privilégiés. Les Américains voyagent; ces routes, ces postes à essence, ces "motels" où l'on peut louer pour la nuit une petite maison tout entière avec son garage, font partie intégrante de la vie américaine; ce sont même là, en certains coins de la Californie, du Nevada, de l'Arizona, les seules manifestations de cette vie; sans culture, sans industrie, d'immenses étendues n'existent que pour être traversées et contemplées; c'est le touriste qui en est l'habitant autochtone. Et au bord du ruisseau, à l'ombre rare et précieuse d'un bouquet d'arbres, ou dans une crique abritée du vent, voici des tables et des sièges, des balançoires, des trapèzes, des foyers tout aménagés qui attendent les campeurs. Voici à l'orée de la ville un grand terrain réservé aux "trailers." Voici, dans la solitude de la forêt, un village de cabines blanches où l'on peut s'arrêter pendant des jours ou des semaines. Dans ces déserts où ne s'élève pas une ferme, il y a sur les routes tout ce que peut souhaiter l'automobiliste: essence, rest rooms, hamburgers, coca-cola, des disques

empilés dans un magnifique appareil éclairé au néon et dont un nickel suffit à déclencher le mécanisme. Cependant comme peu de gens parcourent ces routes lointaines et difficiles, chaque touriste peut avoir l'impression vraiment flatteuse que tous ces préparatifs lui ont été particulièrement destinés. Il sait qu'il participe à un phénomène collectif, et en même temps il connaît toutes les joies de la solitude.

D'autre part pour qui a aimé et aime encore le cinéma américain, c'est une expérience émouvante que de confronter avec les images noires et blanches qui nous enchantèrent, des paysages de terre et de ciel, de pierres, de sable et d'eau. La caméra, l'écran ne nous avaient donc pas trompés: ils existent ces sentiers abrupts au bord des précipices, ces cactus géants, ces rocs, ces cratères; et c'est même là le miracle: c'est qu'ils soient si exactement semblables à eux-mêmes; cela leur donnait à mes yeux un aspect fantastique, comme si j'avais vu s'animer le paradis de Van Eyck ou un enfer de Jérôme Bosch.

Il y a un site qui est particulièrement cher aux metteurs en scène de Hollywood parce qu'en quelques vingt milles carrés, ils trouvent rassemblés les Alpes et les plateaux du Thibet, les sables d'Afrique et les déserts salés de l'Amérique elle-même: c'est à quatre heures de Los Angeles une région qui s'étend des Monts Whitney, la plus haute cime des Rocheuses, à la Death Valley dont le niveau est par endroits au dessous du niveau de la mer. C'est là que le metteur en scène Stevens a tourné naguère *Gunga Din*. J'ai eu la chance de me promener avec lui parmi ces vieilles roches jaunes qui figurèrent pour

lui avec bonheur les montagnes usées d'Asie: elles se dressent au pied d'une haute chaîne qui évoque la Suisse abrupte. "Vous voyez ici réunies les plus jeunes et les plus vieilles montagnes de la terre" me dit-il avec autant d'orgueil que s'il les eût créées lui-même. Et il m'explique avec quel soin il avait fallu isoler les "vieilles" montagnes de leurs jeunes sœurs arrogantes pour évoquer une image des Indes: je m'étonnais de n'apercevoir nulle part cet immense champ de bataille qui fait triomphalement éclater l'écran à la fin de *Gunga Din*. "Le voici, me dit-il en me désignant un bout de terrain grand comme un jardin potager français. C'est, me dit-il, en juchant la caméra sur un rocher très isolé, et en lui donnant une inclinaison étudiée qu'on avait fait de ce mouchoir de poche une plaine immense. Cependant dans ce même site, on était ce jour-là en train de préparer les prises de vue d'un nouveau film. J'ai depuis reconnu le chaos de p. res jaunes quinze jours plus tard, dans un Western vieux d'un ou deux ans."

C'est à 20 milles de là environ que commence la Death Valley où Von Stroheim tourna la fin de son grand film "Greeds" (Rapaces). Plus même qu'au pied du Mont Whitney, j'ai été surpris par la fidélité des tragiques images: la terre roussie, les dents de sel brûlantes sous le soleil. Rien ne manquait, pas même l'accablement de la chaleur, si bien qu'on était tenté de croire que c'était de vraies agonies, de vraies morts que la caméra de Stroheim avait surprises au coeur de ces solitudes sans espoir.

(à suivre)

Simone de BEAUVOIR